

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Partie et le tout
Lecture de Fernand Ouellette et Roland Giguère de Paul Chanel Malenfant

Agnès Whitfield

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1983). *La Partie et le tout : Lecture de Fernand Ouellette et Roland Giguère de Paul Chanel Malenfant*. *Lettres québécoises*, (32), 44–45.

La Partie et le tout.

Lecture de Fernand Ouellette et Roland Giguère

de Paul Chanel Malenfant

On a parfois du mal à reconnaître les textes que l'on aime dans les discours critiques qu'ils déclenchent. Comment retrouver, en effet, dans le travail souvent ardu de déchiffrement de l'exégèse, le plaisir, sans doute naïf mais quand même réel, de sa lecture du texte premier? C'était donc avec étonnement d'abord, suivi d'un enthousiasme grandissant, que je me suis laissé prendre par cet «itinéraire de lecture» de Fernand Ouellette et de Roland Giguère que nous propose Paul Chanel Malenfant dans *La Partie et le tout*. Lecture surtout de deux poèmes, «Et nous aimions» de Ouellette et «Roses et ronces» de Giguère, que Malenfant effectue à l'aide de rapprochements multiples avec l'ensemble de l'oeuvre des deux poètes, le tout servant à éclairer la partie et la partie, le tout.

Or, ce respect du texte poétique et surtout du plaisir de la lecture fait partie intégrante du projet critique de Malenfant: «Au moment où le lisant appréhende le poème en son surgissement et en son inépuisable nouveauté, alors que, convoqué par lui, il s'y investit et s'y insère, il doit lui répondre et en répondre. En rendre compte. Sa propre écriture alors se voudrait contemporaine du choc de la lecture et elle demeure une tentative inassouvie, un projet jamais totalement réalisé de prolonger et de répercuter l'inépuisable densité du poème» (p. 7). Entreprise modeste que cette lecture/écriture qui tente de suivre le «projet même de

l'oeuvre», d'en témoigner, avec «cette conscience toujours inquiète de ne jamais la dire dans sa totalité» (p. 8). S'inspirant ainsi beaucoup des travaux de Jean-Pierre Richard, Malenfant nous offre donc une voie individualisée d'accès aux oeuvres de Ouellette et de Giguère à partir d'une exploration des métaphores obsédantes de l'univers imaginaire des deux poètes, de leur topologie imaginaire.

Comment se présentent ces topologies? Si Malenfant tient à rapprocher les oeuvres de Ouellette et de Giguère, c'est parce que, pour lui, ces deux oeuvres se placent sous le signe de la profondeur, de l'errance. À une aventure unique, pourtant, deux itinéraires différents. Chez Ouellette, l'errance «recouvre une volonté d'explorer la totalité de l'espace-temps. Dans cette oeuvre, nulle distance infranchissable entre le «haut» et le «creux», nul écart entre la durée et l'étendue, nulle contradiction insoluble entre l'horizontal et le vertical. [...] Chez lui, la vocation de l'abîme conduit à sonder l'insondable, à interroger l'infini; la conscience même de toutes profondeurs amène à résorber les dualités et devient négation du néant» (p. 21). Par contre, pour Giguère, «la profondeur s'appréhende plutôt par l'explosion, le jaillissement éclaté, la métamorphose, la multiplication aux miroirs, le goût de l'innombrable, la reproduction en abyme» (p. 21).

Paul Chanel Malenfant

LA PARTIE ET LE TOUT

Lecture de
Fernand Ouellette
et Roland Giguère

Vie
des
Lettres
québécoises



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Voici donc quelques-unes des intuitions/conclusions que Malenfant nous livre au cours de sa lecture des deux «poèmes-balises» de Ouellette et de Giguère. Comment rendre compte de l'intérêt de cette lecture? Consacrer plus de 150 pages à une étude, vers par vers d'un seul poème, répéter l'exploit; cela relève de la gageure. Si Malenfant arrive à tenir le pari, c'est grâce à la fois à la qualité de sa prose, toujours limpide et souvent belle, et à la pertinence des rapprochements qu'il propose. Nombreux, ceux-ci s'intègrent néanmoins toujours à une vision d'ensemble de l'oeuvre. Aussi, chez Ouellette, Malenfant dégage-t-il du progrès des thèmes, de la lune «mise au passé» au «soleil sous la mort», des «grains de nuit» au «printemps de résine», les tensions particulières qui en assurent le mouvement: «Chez Ouellette, la loi de l'intermittence régit les complexes thématiques: toute naissance appelle une mort, suivie d'une renaissance ou d'une résurrection. [...] L'équilibre s'atteint dans le recommencement, principe de conciliation et de synthèse» (p. 142). Le jeu des contraires se résorbe dans la «tension unifiante» du poème, tension que Malenfant rapproche de la «pulsion d'un centre incandescent» (p. 182), les métaphores de sa lecture recoupant alors les métaphores du texte.

C'est une tout autre tension poétique que Malenfant décèle chez Giguère: «tension extrême de la parole portée à son paroxysme» (p. 215). Équilibre différent aussi qui se réalise non pas par le biais de la renaissance mais plutôt par un jeu incessant de métamorphoses: «La superposition des images les unes aux autres, la duplication des signifiants, l'emboîtement des signifiés, ces activités langagières (ces jeux) font de la poésie une forme malléable qui sans cesse se déforme pour se reformer» (p. 215). Se prenant à ces jeux, la lecture mobile de Malenfant épouse les formes itératives du poème, pour nous offrir à la fois un «trajet linéaire» et un «parcours cyclique du texte à l'oeuvre» (p. 215). À la saisie thématique des métamorphoses de la rose, du cercle, du regard/miroir, des cris/écrits, du cri, clameur, signal, s'ajoute une appréciation des stratégies poétiques: intensification, réversibilité, duplication, redondance. Lecture qui reste fidèle à elle-même, tout en s'inspirant beaucoup de l'analyse remarquable de «Roses et ronces» d'André Brochu et des



Paul Chanel Malenfant

travaux du Groupe M, notamment *Rhétorique de la poésie*.

Une étude de l'oeuvre de Ouellette et de Giguère serait certes incomplète si elle n'abordait pas la notion même du mot, de l'écriture, de la mise en oeuvre du langage, chez ces deux poètes de «l'âge de la parole». Sur ce plan, l'intérêt de la lecture proposée par Malenfant consiste à élargir cette problématique à ses dimensions poétiques et mystiques. C'est une démarche qui permet de respecter l'individuel dans le collectif et le collectif dans l'individuel. Encore la «partie et le tout».

Démarche qui permet aussi de dégager deux *praxis* différentes de la parole. Chez Ouellette, «le poème retrouve son sens premier de faire. Il provient d'un choix et d'un acte dérivés du langage et du monde, et ainsi il agit dans le langage et dans le monde». Comme le dit Ouellette, le poète doit être donc «en état d'agir sur le visible, sens profond, mystère de l'activité poétique, de la parole authentique. Cet état d'éveil suppose une conscience totale, la véritable voyance où le regard perce même les arcanes de la Nuit». Aussi l'acte poétique devient-il chez Ouellette une «mise en ordre», un «acte plénier de conscience, avant la révélation, avant la transfiguration» (p. 184). Chez Giguère, Malenfant constate plutôt un débordement au sens pictural, l'image éclatée débordant son cadre. Les rapports entre le langage et le monde jouent au niveau de la représentation, d'une représentation réflexive qui «avoue l'acte de représenter, le rend visible, et, à la fois, tend à le nier: le blanc superposé sur le blanc frôle l'uniformité, la confusion du double» (p. 356). Le

pouvoir de la parole s'affirme dans une quête de la totalité, de l'illimité, de l'infini. L'image se brise, se réfracte, se multiplie: «Le langage convoque les duplicités du réel et il les rend en termes de multiplicité et de réversibilité. Mouvants, les sens sont aussi multiformes. Par la réflexion proliférante de la poésie, les êtres et les choses deviennent pluraux et plurivalents» (p. 355).

La Partie et le tout nous offre surtout une lecture successive de deux oeuvres poétiques marquantes dont les différences semblent plus frappantes que les ressemblances. Ce n'est que dans sa conclusion que Malenfant tente de façon cohérente mais rapide de justifier et d'explorer cette mise en rapport implicite. Il propose alors une série de réflexions et d'interrogations qui mériteraient d'être approfondies. Nous ne pouvons qu'espérer une suite à cette lecture remarquable de Fernand Ouellette et de Roland Giguère, ne serait-ce que pour le plaisir de lire. □

